Études océan Indien

46-47 | 2011

Vohémar, cité-État malgache

Sur la piste des Rasikajy du nord-est de Madagascar

Carole Rabemanantsoa, Aliene Van Dijk et Sandra J.T.M. Evers

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/1236>

DOI : 10.4000/oceanindien.1236

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 133-148

ISBN : 978-2-85831-199-6

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Carole Rabemanantsoa, Aliene Van Dijk et Sandra J.T.M. Evers, « Sur la piste des Rasikajy du nord-est de Madagascar », *Études océan Indien* [En ligne], 46-47 | 2011, mis en ligne le 03 mars 2013, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1236> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.1236>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Sur la piste des Rasikajy du nord-est de Madagascar

Carole Rabemanantsoa, Aliene Van Dijk et Sandra J.T.M. Evers

- 1 Jusqu'à aujourd'hui, l'identité des Rasikajy est demeurée floue et ambiguë. Les avis sont très partagés, parfois controversés et même contradictoires. Les uns rapportent que c'étaient des Maures : « *selon Diogo do Couto, il cite Bimaro fondée "selon lui par des Maures de la côte de Malindi". La tradition donne à ces mystérieux Maures le nom de Rasikajy* » (Oberlé 1979 : 178), les autres avancent que c'étaient des immigrés arabes. Grandidier, à travers ses fouilles de 1940 dans les cimetières antiques de Vohémar, croit reconnaître une parenté arabe, ou des naufragés, « des navigateurs venus de Mogadiscio » (Milot 1912), d'autres proposent que c'étaient des Perses, en raison de la présence des céramiques et peintures persanes (Poirier 1948). Ces affirmations reposent toutes soit sur des récits de vie, des ouï-dire, ou même des traditions orales, soit sur les premières observations des infrastructures ou de la disposition des corps des défunts dans les tombes. Elles peuvent aussi provenir de documents écrits tels que des récits de voyages, écrits et notés plus tard par les conquérants européens. Ces différentes hypothèses résultent aussi des recoupements qui ont été effectués à partir de témoignages sur des faits existants, par exemple, les liens qui ont été retracés pour rapprocher les immigrés musulmans entrés à Vohémar et qui sont ensuite descendus vers le Sud s'y établir et fonder les royaumes du Sud Est. Puis, il y a eu les multiples recherches archéologiques qui ont abouti à des résultats spectaculaires : trouvailles et découvertes d'objets taillés dans le chloritoschiste, mais aussi des céramiques chinoises en grande quantité, essentiellement à Vohémar, mais aussi aux alentours, dans le Nord Est de Madagascar et tout le long de la côte Est malgache. Cela, d'une part, soulève des séries d'interrogations, suscite divers intérêts, notamment scientifiques ; d'autre part, cela constitue une nouvelle piste de recherches, pour ce qui concerne les origines des Malgaches, en particulier celle du groupe Rasikajy.
- 2 Cet article ne prétend pas être en mesure d'apporter de plus amples informations ou de nouvelles données sur l'identité des Rasikajy, mais à partir de quelques écrits disponibles, il veut attirer l'attention sur l'importance de vérifier si ces indices

matériels, à savoir les objets archéologiques trouvés (pièces en chloritoschiste et ustensiles chinois) ne pourraient pas conduire à comprendre la culture rasikajy et aborder ainsi une nouvelle hypothèse. En effet, grâce aux résultats des fouilles récentes, des chercheurs ont trouvé des pièces archéologiques importantes. Ces trouvailles pourraient expliquer les éventuelles relations que la population locale a eues avec les autres personnes qui étaient à l'origine de ces pièces. Ainsi, une nouvelle hypothèse peut être élaborée : les contacts qui ont eu lieu entre les autochtones et les individus venus de l'extérieur ont abouti à une association de ces deux groupes. Cette incorporation a par la suite contribué à façonner divers aspects de l'identité du peuplement de départ.

- 3 Qui étaient les personnes qui ont constitué ce groupe ? Quelles sont les relations entre ces personnes et les Rasikajy ? D'où viennent-elles exactement ? Quels sont ces objets qui ont été découverts ? D'où proviennent-ils ? Ont-ils été fabriqués sur place ou importés ? Qui les a fabriqués, importés ou apportés ? Quand ont-ils été fabriqués et emmenés sur ces lieux et pourquoi ? Quel a été leur itinéraire ? Qui les a utilisés ? À quelles fins les a-t-on utilisés ? Comment les techniques de fabrication et les modes d'utilisation se sont-ils transmis ? Quelles ont été les représentations que le groupe avait de ces objets ? Quels ont été les impacts de ces contacts au niveau de la vie politique, sociale, économique, culturelle et religieuse ; bref au niveau de l'identité du groupe local dont il est ici question ?
- 4 Certaines de ces nouvelles problématiques émanent des recherches antérieures et aussi des matériaux existants qui sont disponibles, entre autres, les résultats qui ont été diffusés par les recherches archéologiques anciennes et récentes.

Vohémar : une immense richesse archéologique

- 5 Vohémar est l'un des premiers sites de référence de l'archéologie malgache. Bien que ce ne soit que vers 1941 que les fouilles aient pris une dimension étendue, les travaux antérieurement entrepris ont laissé un important témoignage de la culture matérielle du passé de la région d'une part, mais aussi de toute l'île d'autre part. Oberlé (1979 : 178) disait à juste titre que « *haut lieu de l'archéologie de Madagascar, Vohémar a révélé des vestiges d'une ancienne civilisation il y a quelques siècles, originale par bien des aspects* ». Par vestiges, nous entendons toutes les preuves matérielles restantes découvertes — entre autres tombeaux, ossements et objets trouvés lors de fouilles consécutivement effectuées jusqu'à présent — qui pourraient bien nous amener sur la piste de ce groupe appelé Rasikajy.

Les tombes

- 6 Toute piste nécessite un point de départ. Les infrastructures mortuaires en constituent bien un incontournable pour comprendre cette société. Les informations qui concernent la structure ou l'aspect physique des tombes ne sont pas suffisantes. La plupart des résultats des fouilles archéologiques évoquent seulement des entassements de pierres grésifiées, de vastes cimetières où sont installés des groupes d'habitants divers (Battistini & Vérin 1967) ou encore des dalles. Gaudebout et Vernier (1941 : 103) les décrivent comme des dalles au nombre de quatre, plantées verticalement dans le sol

d'où elles dépassent d'une dizaine de centimètres délimitant un rectangle strictement orienté Est-Ouest, et en concluent qu'il s'agit de sépultures arabes.

- 7 Par ailleurs, les autres éléments trouvés à l'intérieur de ces tombes — ossements et objets — apportent des renseignements concernant des types d'individus ainsi que l'éventuelle époque à laquelle ils ont vécu sur les lieux. « *Suivant une coutume répandue depuis la plus haute antiquité chez de nombreux peuples, les morts ont été enterrés avec des objets qui leur appartenaient. Ce peut être des bijoux, armes ou tout ce dont ils pourraient avoir besoin comme matériels pour subsister au-delà* » (Gaudebout & Vernier 1941 : 105). Parmi ces objets, ont été découvertes des pièces chinoises qui permettent de situer la brillante et prospère civilisation des Rasikajy : « *“les bleu et blanc” chinois dominant largement ; ils vont du Ming final au post-ming (1368-1644 AD) : quelques-uns même sont du début du XVIII^e siècle* » (Vérin 1975 : 781).

Les ossements

- 8 Les résultats obtenus sur les ossements concernent la disposition des défunts d'une part, et, d'autre part, l'étude craniologique. La position des squelettes dans la tombe est révélatrice : crâne placé à l'Est et face tournée vers le Nord (Gaudebout & Vernier 1941 : 103 ; Hartweg 1948 : 100-114). Le traitement du corps humain lors de son décès pourrait aussi être reconstitué à travers les éléments matériels dont les traces et les débris sont encore laissés à travers et/ou près de ces ossements. Les fouilles de Gaudebout en 1941 à Ankiekaratsy mentionnent l'existence de suaires dans lesquels les morts étaient enroulés. Ces derniers étaient ensuite doublés d'une natte avant l'inhumation (Gaudebout & Vernier 1941 : 104). En règle générale, un seul squelette était disposé par tombe. S'il arrive que le corps ne soit pas juste à l'aplomb de la tombe, on le logeait dans une petite niche située dans la paroi nord pour les hommes et sud pour les femmes. Cette niche étant appelée *tarabintsy* (*ibid.*).
- 9 L'étude craniologique des ossements, quant à elle, rend compte de la catégorisation d'individus que Hartweg a distinguée. Il y a eu des sujets de type négro-africain ou à tendance négroïde, mélanésien ou à tendance mélanoïde et de type plus ou moins mongoloïde (type faiblement représenté). Le dernier groupe présente des sujets à caractéristiques mal définies et souvent mixtes, donc hétérogènes (Hartweg 1948 : 50-61). Vérin (1975 : 776) commente les informations à partir de l'anthropologie physique effectuée par Marquer (1948 : 68-80) :

Je renvoie le lecteur à son étude extrêmement méticuleuse. Marquer a été frappée par l'aspect très hétérogène de la population qui semble avoir subi de nombreux métissages. Mais pour elle« il existe un élément négroïde qui est très largement représenté et qui devait former le fond de la population. Ce facteur négroïde est particulièrement mis en évidence par les caractères de la dolichocéphalie, du prognathisme, de la platyrrhinie et de la gouttière nasale ».
- 10 À partir de ces données de l'anthropologie physique, on a conclu que ces squelettes enterrés dans des sépultures « arabes » de la région de Vohémar appartiennent à une population hétérogène, ayant subi de nombreux métissages. Gaudebout, à propos des différents gîtes que son équipe et lui-même ont fouillés, signalait la grande différence entre les squelettes d'un gîte particulier et ceux trouvés dans d'autres, et discernait que, sur un même gîte, les types de crânes découverts étaient nettement différents. Aussi, les squelettes repérés dans le même gîte présentant à peu près les mêmes structures osseuses appartiennent-ils au même groupe. Ces remarques rejoignent les

témoignages selon lesquels les Rasikajy ont toujours été considérés comme le métissage biologique et culturel entre immigrants islamisés et les populations locales des zones côtières. Par le biais de l'étude des poteries effectuées avec l'aide des spécialistes de la côte orientale d'Afrique (Kirkman et Chittick), cette nécropole date d'entre les ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècles (Battistini & Vérin 1967).

Les objets

- 11 Toujours dans les tombeaux ont été recueillis divers objets. Les chercheurs antérieurs ont procédé à leur classification en mobiliers funéraires, vêtements et parures, armes et outils (Gaudebout & Vernier 1941 : 100-114.). Les mobiliers funéraires dont les trouvailles ont été et sont les plus importantes comprennent les ustensiles de ménage, plus particulièrement les assiettes chinoises et les marmites en chloritoschiste.

Les ustensiles chinois

- 12 Des bols, soucoupes, assiettes, pots, plats constituent les pièces les plus fréquemment trouvées dans les tombes avec les ossements. Les fouilles entreprises concluent qu'ils sont incontestablement chinois, vu les dessins d'animaux fantastiques et de fleurs. Les motifs décoratifs représentés sur leurs faces ainsi que les idéogrammes ornant la partie extérieure expriment dans une langue fort ancienne des vœux de santé et de bonheur. Mc Bain (1992) date ces ustensiles entre les ^{xiii}^e et ^{xvii}^e siècles :

Ce sont en majorité des céramiques d'exportation de qualité médiocre. Elles ont donc une valeur plus historique que commerciale. Vu qu'il est souvent possible de leur assigner une date assez précise, elles fournissent des indications précieuses relatives à l'âge des sites où elles ont été déterrées. Elles témoignent aussi de l'étendue de commerce en céramique chinoise à partir du ^{xiii}^e siècle. Les céramiques repérées dans ces tombeaux se situent entre ^{xiii}^e au ^{xvii}^e siècles.

- 13 Vérin (1975 : 783) écrit aussi que « S. Raharijaona a réagi avec justesse sur l'identification persane de la céramique "bleu et blanc" de Vohémar. Pour elle, on peut la considérer comme ... dite de "Chine de commande" et la plupart des pièces se caractérisent par leur couleur bleue et blanche qui fut celle de millions d'autres pièces exportées sous la dynastie Ming (1369-1644), à travers tout l'Océan Indien. »

Il poursuit :

Il y a une certaine diversité dans les céladons de Vohémar tant dans les formes (plats, assiettes, bols) que dans les couleurs (vert et ses nuances, marron). Cette catégorie de pièces, typique des « blanc de Chine », ne doit pas être confondue avec la série des bols « blanc-crème à oreille » dont l'origine est probablement islamique [p. 797]. Parmi les bols « blanc de Chine », deux dont un avec tressaillures, existent au Musée de Nîmes. Dans ce musée, un plat également « blanc de chine » a son fond côtelé comme celui des céladons. Dans les collections de Tananarive, cette céramique est représentée par deux bols moyens et une petite coupelle qui a sous sa base un petit idéogramme bleuté ; un autre plus évasé et enfin un dernier qui apparaît comme l'objet le plus petit de la collection »

Marmites à trois pieds en chloritoschiste

- 14 Outre les ustensiles chinois, les marmites tripodes en chloritoschiste font l'objet de commentaires aboutissant à diverses hypothèses. Les informations données par les fouilles archéologiques anciennes et récentes (Gaudebout & Vernier 1941, Radimilahy &

Schreurs 2011) se rejoignent et sont complémentaires. Les marmites sont de fabrication locale taillée au poinçon, puis polies au tour. Certaines disposent, dans la plupart des cas, d'un couvercle bombé ; pour d'autres, ce n'est pas le cas. En général, elles ont trois pieds. Certaines sont décorées extérieurement de quelques filets en relief tracés sur le côté. Chose importante, les marmites complètes avec couvercle sont extrêmement rares parce qu'elles devaient coûter fort cher. On a relevé des tombes sans marmites, d'autres où on les a trouvées inachevées, incomplètes, avec pieds cassés ou retaillés ou encore portant des traces évidentes de réparation (Gaudebout & Vernier 1941).

La fragilité de la matière avec laquelle ces marmites sont faites a amené les chercheurs à supposer qu'elles n'étaient pas d'un usage courant mais ont uniquement servi pour un usage rituel. (*ibid.*, p. 108-109). Cette raison n'est pas suffisante pour expliquer une telle pratique. Mais on peut soutenir l'hypothèse qu'il s'agit de l'ultime repas offert comme viatique du défunt, cuit et laissé dans les marmites, ces dernières devant, comme le reste du mobilier, être utilisées dans l'au-delà.

- 15 Par ailleurs, actuellement, une ré-évaluation de la littérature disponible et de toutes les pièces archéologiques (poteries, marmites en chloritoschiste, céladons, bols, assiettes, etc.) ramènent la réflexion des chercheurs à une nouvelle hypothèse qui suggère qu'il pourrait y avoir une contribution chinoise parmi les origines des ancêtres des Malgaches (Radimilahy & Schreurs 2011). En effet, « *les études comparatives sur les objets des sépultures de Vohémar montrent des ressemblances notables entre les récipients produits à Madagascar et les anciens vases rituels chinois en bronze trouvés dans les tombes en Chine pendant plusieurs millénaires ; entre les récipients tripodes archaïques et les articles funéraires des anciennes dynasties dans le Sud Est de la Chine durant les dynasties Song et Yuan (X^e - XI^e siècles). Les objets des tombes de Vohémar et leur position par rapport au corps indiquent que les Rasikajy ont pratiqué des rites funéraires semblables à ceux de la Chine dans le passé* » (*ibid.*).
- 16 À partir de la richesse de cette culture matérielle, il faut particulièrement retenir qu'il existait un groupe pré-médiéval animé par une brillante vie sociale. La catégorisation des sépultures, la disposition des squelettes dans les tombes, la présence des objets spécifiques, leur emplacement et leur utilisation particulières, à chaque endroit précis près du défunt laissent penser qu'il s'agirait peut être de pratiques rituelles qui accompagnaient les cérémonies funéraires. Ces vestiges, ces preuves archéologiques, certes, aident à avoir un aperçu sur les techniques et les pratiques coutumières relatives à la mort. Mais les recherches jusqu'ici entreprises ne se sont pas encore penchées sur les aspects immatériels et les représentations que ce groupe fait de tous ces faits sociaux. Approfondir ce domaine permettra de mieux comprendre comment cette société a fonctionné, de quelle manière elle était organisée au niveau de la politique et de la parenté. Restera à étudier ce qu'il est aujourd'hui advenu de ce groupe.

Identité des Rasikajy : une problématique anthropologique

Carrefour de civilisations et de cultures

- 17 L'hétérogénéité de la population pourrait être expliquée par les contacts de civilisations et de cultures qui ont eu lieu à travers les époques dans la partie nord-est de Madagascar.
- 18 Grandidier en 1899, Maurein de 1904 à 1906, Rouaix en 1912 et Mouren en 1913 ont réalisé des fouilles dans une partie de la localité d'Ankiekaratsy et de Mahatsaborivaky (Grandidier 1899 ; Mouren et Rouaix 1913, cité par Gaudebout & Vernier 1941 et par Vérin 1975). Ces activités ont ensuite été poursuivies et étendues par Gaudebout et Vernier (1941) sur tout le site, sur les tombes situées au Sud de la pointe d'Ambavanihara (*ibid.*, p.102). Leurs découvertes ont montré les mêmes types d'ossements et les mêmes genres d'objets, à savoir des ustensiles chinois et des morceaux de marmites en chloritoschiste.
- 19 Vérin et Battistini, quant à eux, ont travaillé sur d'autres sites, à Antanimenabe, à Tafiantsirebika et à Tafiampatsa. Ils y ont découvert quelques vestiges, notamment des récipients en chloritoschiste (Battistini & Vérin 1967).
- 20 Il faut aussi attirer l'attention sur le vaste cimetière que la population locale appelle *tany manitsy* (terre froide) où se trouvent des tombes de plusieurs groupes d'habitants d'Irodo. C'est un lieu funéraire qui regroupe des corps d'origines très diverses. « *Les sites de la région d'Irodo sont plus anciens que la nécropole de Vohémar. Les preuves précisent (datation avec le Carbone 14 et la poterie islamique ancienne) qu'il existait un peuplement dans cette région à la fin du premier millénaire. La vie de ces établissements dut se prolonger jusqu'aux contacts avec les Européens, sinon au-delà* » (*ibid.*).
- 21 Ainsi donc, à des endroits différents, ont été trouvés la même matière et la même catégorie d'outils, des ustensiles en chloritoschiste ayant été l'objet d'une attention toute particulière par les sociétés qui les avaient produits. Quant à Irodo, son importance réside dans le fait que ses sites sont plus anciens que la nécropole de Vohémar. C'est un point important pour explorer la question à propos des éventuelles relations sociales entretenues entre les diverses personnes ayant eu, maintenu et étendu des rapports (d'abord commerciaux mais peut être aussi matrimoniaux, politiques, etc.). La raison en est toute simple : si elles (c'est-à-dire ces diverses personnes) ont décidé d'enterrer leurs morts dans des tombes situées sur une même aire, il n'est pas à écarter que leurs vies sociales se soient étroitement entrelacées sur un même espace, répondant à une organisation bien définie qu'il est important et fondamental de connaître.
- 22 Mahilaka présente également une réelle importance quand on évoque Vohémar. Situées au fond de la baie d'Ampasindava, sur la côte nord-ouest de Madagascar, les ruines de Mahilaka ont laissé des fragments de pierres sculptées qui s'en étaient détachées. Encore une fois, les écrits les plus anciens sur les témoignages des ruines de Mahilaka leur attribuent les caractéristiques de constructions arabes.
- 23 Vérin, de 1968 à 1970, s'est occupé d'un programme de fouilles sur une partie de la zone nord de la côte orientale malgache, comprenant l'île de Nosy Mangabe, près de Maroantsetra, dans la baie d'Antongil. Ces recherches constituaient, certes, un grand

pas en avant pour l'étude de cette région, mais ce qui est intéressant ici, c'est aussi les liens que cette fouille avait avec celle qui a été opérée un peu plus au Nord, pour une date plus ancienne. Plus tard, des recherches plus poussées ont été entreprises dans la région (Wright & Fanony 1992). En effet, ont été collectés dans trois sites éponymes de cette région de la côte nord-est (Sandrakatsy, Seranambe et Ambitsika) des tessons de poterie, des morceaux et fragments de chloritoschiste et des scories de fer. Un atelier de travail de chloritoschiste a même été repéré (*ibid.*). Presque la moitié des tessons de poterie trouvés dans les trois sites ci-dessus énumérés sont des récipients taillés dans le chloritoschiste, dont un en particulier présentait des similitudes avec ceux d'Irodo et de Mahilaka (*ibid.* ; Vérin 1975 : 634-738). Un fragment d'un disque trouvé parmi les objets taillés dans la pierre tendre est semblable aux exemplaires d'Irodo (Wright & Fanony 1992). Aux environs de Sandrakatsy, dans trois sites voisins (Vohitralana, Ankaradimy et Imorona Est), s'est établi un groupe de personnes, comme en ont témoigné les tessons en chloritoschiste que Wright et Fanony y ont collectés. Les objets recueillis dans cette dernière localité, c'est-à-dire Imorona-Est, sont datés entre les IX^e et XIII^e siècles (*ibid.*). Vérin (1975) rapporte que « *les récipients trouvés à Seranambe, quant à eux, rappelaient ceux sphériques décorés d'impressions ponctuelles et peignés qui ont une longue histoire dans le Nord-Est dès l'époque d'Irodo, du IX^e au XI^e siècles, jusqu'à Nosy Manga Be au XVI^e - XVII^e siècles* » (Wright & Fanony 1992). Les principaux objets du site de Seranambe ont été découverts à Seranambe, à la Gendarmerie de Mananara, à Mahanoro Atsimo, à Aniribe et à Anjorokajy et sont essentiellement datés entre le XIII^e et le XVII^e siècle. Mananjary (Ambohitsara) doit aussi être cité dans toute tentative de découverte de l'identité des Rasikajy. La présence de « l'éléphant » ou plutôt du « sanglier » en pierre (*vatomasina/vatolambo*) tendre, le chloritoschiste, rejoint l'existence des ustensiles fabriqués dans le même matériau, trouvés dans les sépultures de Vohémar, d'autant plus que ce vestige « *présente des similitudes avec les vases rituels chinois ou les figures de pierre placés le long des allées menant vers les mausolées chinois* » (Radimilahy & Schreurs 2011).

- 24 La distance séparant ces deux localités laisse entendre qu'une migration humaine a peut-être eu lieu depuis le Nord-Est jusqu'au Sud-Est. Selon les traditions orales historiques, les gens du Nord-Est (les populations dont nous parlons dans cet article) viennent de l'extérieur et avaient débarqué sur la côte Est de Madagascar. D'autre part, les résultats des recherches entreprises ont aussi appris « *qu'entre le X^e et le XV^e siècle s'épanouit sur les rivages du Nord-Est de l'île une culture islamisée, orientée sur des activités commerciales qui la mettaient en relation avec d'autres régions malgaches, la côte orientale d'Afrique, ainsi que par relais avec le Moyen-Orient et même la Chine* » (Vérin 1962). Ensuite, ils avaient continué leur chemin vers le Sud-Est, après être restés un moment dans cette région. D'après Vérin, « *non loin de Vohipeno, dans la région de Manakara, Ruhemann a signalé la découverte d'un fragment de marmite en chloritoschiste et Dalais aurait, selon Molet et Vernier, vers 1919 un atelier de marmites à l'Ouest de Mananjary* » (*ibid.*). Cette statue de « sanglier » témoigne de leur passage ou peut-être même de leur installation dans la région de Mananjary étant donné que la sculpture du « sanglier » en pierre présente un lien avec les autres objets découverts au Nord. Ce lien suscite beaucoup d'interrogations sur l'identité des populations qui furent à l'origine de ce vestige.
- 25 Tous ces sites malgaches jusqu'alors mentionnés, à partir du Nord-Ouest jusqu'au Sud-Est de l'île, avaient conservé les témoignages d'une civilisation pour laquelle la céramique chinoise et les récipients taillés dans le chloritoschiste n'étaient pas que des

objets ordinaires servant uniquement à mettre de la nourriture ou à faire cuire des aliments.

Un groupe métissé

- 26 Les recherches jusqu'ici entreprises s'accordent pour dire que le groupe Rasikajy résulterait d'un métissage biologique et culturel (Hartweg 1948 : 50-61 ; Marquer 1948 : 68-80 ; Beaujard 2003, Zafindrandremitambahoaka & Blanc 2007). Cependant, elles s'interrogent encore sur la nature des éléments qui entrent en ligne de compte dans cette osmose.
- 27 Mais d'autres investigations viennent bouleverser cette ancienne théorie et amènent à poser une nouvelle hypothèse : la présence de traces matérielles et immatérielles chinoises. Des éléments d'origine chinoise s'inscrivent-ils aussi dans leur gène et dans leur culture ?
- 28 Certes, des débris et morceaux provenant de céramiques chinoises ont été trouvés éparpillés partout, dans la partie nord essentiellement, de l'Ouest à l'Est (ou vice-versa) : Nosy Lolo dans la baie d'Ampasindava, Nosy Manja dans la baie de Mahajamba, Kingany, Antsoheribory, Mahilaka, Irodo et Vohémar dont le cimetière constitue le site où on en a le plus retrouvé. La datation de l'importante quantité de tessons collectés dans ces sites remonte au ^{XIII}^e siècle, époque qui coïncidait vraisemblablement avec l'essor et le développement des échanges commerciaux que la Chine avait connus sous la dynastie Ming (Hambis 1963 : 238). Beaujard (2003) parle d'un « *réseau d'échanges entre la Mésopotamie et le sous-continent indien impliquant des épices et des aromates venus de l'Insulinde et probablement de la Chine.* »
- 29 Dans la civilisation chinoise, il y avait aussi des pratiques funéraires liées à des bols et des récipients spécifiques. Les recherches et les études sur les poteries et la céramique (pièces similaires à celles ayant existé en Chine à l'époque) trouvées à Vohémar et aux environs suggèrent qu'il pourrait s'agir de pratiques semblables (Radimilahy & Schreurs 2011).
- 30 Tous ces objets découverts n'avaient pas été produits au niveau local. Ils avaient été importés et/ou apportés. Il est fondamental de connaître quel groupe de personnes a été à l'origine du voyage sinon de l'escale de ces pièces.
- 31 Vérin (1962) rapporte qu'« en dehors de Madagascar aussi, à Anjouan par exemple, un élément culturel Rasikajy a été signalé par Barrau qui mentionne l'existence au village de Sima d'une curieuse auge en chloritochiste, apportée là depuis un temps immémorial ». Aussi cet état de lieu interpelle-t-il également l'attention sur les importants mouvements commerciaux ou non ayant eu lieu entre la côte orientale de l'Afrique, les Comores et Madagascar, par relais avec le Moyen Orient et même la Chine (ibid.). En effet, des objets similaires à ceux trouvés à Vohémar et aux alentours (de la céramique chinoise : des dizaines d'exemplaires d'aiguères de Perse ou de Chine) avaient aussi été observés dans des localités de ces pays se rapprochant le plus de Madagascar, principalement en Grande Comore, Anjouan, Mohéli, Mayotte, à Zanzibar, Mogadiscio, Pemba, Kilwa, sur la côte d'Azanie et dans la mer de Zindj (Poirier 1948).
- 32 L'identité des Rasikajy reste jusqu'à aujourd'hui un sujet très débattu. Des recherches archéologiques ont été effectuées et ont permis d'avancer sur la formulation d'hypothèses concernant l'origine de cette population. Des preuves de culture

matérielle serviront ainsi de point de départ à la recherche future, telles que la découverte de tombes mais aussi les témoignages apportés par les objets trouvés à l'intérieur de ces sépultures.

- 33 À partir de ces éléments, une nouvelle problématique a été formulée à propos de ce groupe Rasikajy, une problématique qui s'interroge sur les relations entre les preuves matérielles existantes et la vie politique, sociale, économique et religieuse de ce groupe.
- 34 Cet article a expliqué et discuté la provenance spatiale et temporelle de tous ces objets trouvés dans plusieurs sites de Madagascar, au Nord-Ouest, au Nord-Est, à l'Est et au Sud-Est, et aussi de ceux repérés dans les pays voisins de l'île (sur la côte Est de l'Afrique et aux Comores). Les recherches antérieures développées sur ce sujet ont rapporté les hypothétiques échanges commerciaux ayant pu avoir lieu dans ces parties de l'île. Ces relations marchandes pourraient ainsi expliquer les éventuels échanges culturels, lesquels ont abouti à un métissage et des caractéristiques physiques et des traits culturels entre la population locale et le ou les groupes venus de l'extérieur. Jusqu'ici, c'est la seule conclusion à laquelle on peut aboutir. À l'heure actuelle, des groupements de la population reconnus comme étant Rasikajy subsistent et se réclament de telles origines. Il conviendra alors de revenir sur cette problématique à l'aide de nouvelles hypothèses pour avancer dans cette recherche sur l'identité du groupe Rasikajy.

BIBLIOGRAPHIE

BATTISTINI R. & VÉRIN P., 1967, « Irodo et la tradition vohémarienne », *Taloha* (Uppsala/Paris), n° 11, rééd. 1992, p. XXVII-XXXII.

BEAUJARD P., 2003, « Les arrivées austronésiennes à Madagascar, vagues ou continuum ? », *Études Océan Indien*, n° 35-36 (*Langues et cultures de l'océan Indien occidental*), p. 59-147.

FLACOURT E. de, 1658, *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, 2^e éd. 1661, reprod. dans A. & G. Grandidier, Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar, t. VIII.

GRANDIDIER G., 1899, « Fouilles dans les ruines arabes de Mahanara », *Bulletin du Comité de Madagascar*, p. 230-232.

GAUDEBOUT P. & VERNIER E., 1941, « Notes sur une campagne de fouilles à Vohémar, mission Rasikajy 1941 » *Bulletin de l'Académie malgache*, XXIV, p. 100-114.

HAMBIS L., 1963, « Céramique chinoise », dans : *Dictionnaire archéologique des techniques*, Paris, L'Accueil, p. 237-239.

HARTWEG R., 1948a, « Observations odontologiques sur les crânes provenant des anciennes sépultures dites "arabes" de Vohémar (Mada-gascar) », *Bulletin de l'Académie malgache*, XXVIII, p. 50-58.

HARTWEG R., 1948b, « Notes sur la pathologie des squelettes provenant des anciennes sépultures "arabes" de Vohémar » *Bulletin de l'Académie malgache*, XXVIII, p. 59-61.

MARQUER P., 1948, « Étude anthropométrique des ossements provenant des sépultures arabes de la région de Vohémar » *Bulletin de l'Académie malgache*, XXVIII, p. 68-80.

MC BAIN A., 1992, « Les céramiques chinoises d'exportation de la collection du Musée d'Art et d'Archéologie », *Taloha* (Uppsala/Paris), n° 11, p. 71-75.

MILLOT L., 1912, « Les ruines de Mahilaka », *Bulletin de l'Académie malgache* XX, p. 283-288.

MILLOT J., 1952, « Considérations sur le commerce de l'Océan Indien au Moyen Age et au pré Moyen Âge, à propos des perles de Zanaga », *Mémoires de l'Institut scientifique de Madagascar*, t. 1, fasc. 1, p. 159-166.

MOUREN & ROUAIX, 1913, « Industrie ancienne des objets en pierre de Vohémar », *Bulletin de l'Académie malgache*, XII, 2^e partie, p. 3-12.

OBERLÉ P., 1979, *Provinces malgaches*, Antananarivo, Kintana.

POIRIER C., 1948a, « Réflexions sur les ruines de Mahilaka situé au fond de la baie d'Ampasindava » *Bulletin de l'Académie malgache*, XXVIII, p. 97-101.

POIRIER C., 1948b, « Œuvres de céramistes et de peintres persans découvertes dans la nécropole islamique de Vohémar », *Bulletin de l'Académie malgache*, XXVIII, p. 102-107.

RADIMILAHY C., 1998, "Mahilaka, an archaeological investigation of an early town in northwestern Madagascar", *Studies in African Archaeology*, no 15, Uppsala, Department of Archaeology and Ancient History.

RADIMILAHY C. & SCHREURS G., 2011, *Du nouveau dans les migrations anciennes dans l'Océan Indien et le peuplement de Madagascar*, Antananarivo, communiqué de presse.

VÉRIN P., 1962, « Rétrospectives et problèmes de l'archéologie à Madagascar », *Asian Perspectives* (Hong Kong), vol. 4, no 1-2, pp. 198-217.

VÉRIN P., 1975, *Les échelles anciennes de commerce sur les côtes nord de Madagascar*, Thèse d'État, 2 t., Lille, service de Reproduction des thèses, 1028 p.

WRIGHT H. & FANONY F., 1992, « L'évolution des systèmes d'occupation des sols dans la vallée de la rivière Mananara au Nord-Est de Madagascar », *Taloha* (Uppsala/Paris), n° 11, p. 16-64.

ZAFINDRANDREMITAMBAHOAKA M.F. & BLANC F.P., 2007, Les sultanats musulmans à Madagascar : la filiation de la civilisation des échelles commerciales arabes et la survivance islamique des certaines royautes malgaches, sur : http://books.google.fr/books/about/Les_sultanats_musulmans_%C3%A0_Madagascar.html%20?id=ZixPOQAACAJ&redir_esc=y

www.lagazette.dgi.com/index.php ? site consulté fin mars 2011.

www.lesnouvelles.com/spip.php?article7061, (site consulté fin mars 2011).

www.courrierdemada.com/.../index.php ? (site consulté fin mars 2011).

<http://ravinala.pagesperso-orange.fr/index/index2.htm> (site consulté fin mars 2011).

<http://ravinala.pagesperso-orange.fr/index/index2.htm> (site consulté fin mars 2011).

RÉSUMÉS

Les origines des Rasikajy du nord-est de Madagascar demeurent incertaines. Les avis concernant leurs racines sont partagés, souvent contradictoires, voire controversés. Du moins, les études qui ont été antérieurement effectuées ont éclairci certains points sur l'identité des populations qui étaient susceptibles d'avoir des contacts avec la population locale de Vohémar. C'étaient sans

doute des Austronésiens venant de l'Asie du Sud-Est ou de l'Inde du Sud qui atteignirent probablement l'ouest de l'océan Indien vers la fin du premier millénaire av. J.-C., voire au début du premier millénaire. Ces migrations relèveraient de stratégies commerciales inscrites dans le développement des réseaux d'échanges de l'océan Indien. On peut penser que les « Austronésiens » cherchèrent à profiter de la demande émanant de l'Occident mais aussi de l'Extrême-Orient, en transportant eux-mêmes les produits convoités — et d'abord les épices — vers l'Inde du Sud, le Sind et la Perse ou par des routes qui évitaient l'Inde et leur permettaient de rallier l'Afrique de l'Est (via les Maldives ou les Chagos), d'où ils rapportaient esclaves, ivoire et écaille de tortue. C'est vraisemblablement dans ce contexte que les « Austronésiens » découvrirent les Comores et Madagascar, où ils s'installèrent. Toute cette activité a mené à leur établissement dans le nord-est de Madagascar. Et, depuis la découverte récente de la céramique chinoise dans des tombes présumées d'origine Rasikajy, de nouvelles interrogations surgissent concernant un lien de ces commerçants avec la Chine. De nouveaux efforts de recherches sont nécessaires afin de jeter de la lumière sur les origines du Rasikajy.

The origins of the Rasikajy of Northeastern Madagascar are still unclear. Theories on their roots are far from universally held, often contradictory and even controversial. That said, studies carried out have clarified certain points concerning the identity of populations likely to have entered into contact with the local population of Vohémar. They were probably Austronesians coming from south-east Asia or from southern India who reached the western point of the Indian Ocean during the first millennium B.C. or the first millennium A.D. These migrations undoubtedly coincided with the expansion of commercial maritime routes in the Indian Ocean. These “Austronesians” would have been seeking to profit from increasing demand from both Occidental Europe and the Far East, by carrying out the transport of these precious cargos — and primarily spices — towards southern India, Sindh and Persia, or by taking routes to avoid India allowing them to directly reach eastern Africa via the Maldives or the Chagos islands, where they would acquire slaves, ivory or tortoise shells. It was possibly during the course of these voyages that the “Austronesians” discovered the Comores and Madagascar and settled there. More recently, with the discovery of Chinese pottery in tombs presumed to be of Rasikajy origin, questions have arisen as to the links of these traders with China. This opens up a promising area of investigation which calls for a comparative study of the various ritual practices of both the local and the migrant group.

INDEX

Thèmes : anthropologie, archéologie

Keywords : Trading Networks Indian Ocean, social anthropology, Roots of Inhabitants North East Madagascar, Chinese Pottery

Mots-clés : réseau de commerce de l'océan Indien, anthropologie sociale, population souche du Nord-Est de Madagascar, poterie chinoise

Index géographique : Vohémar (Madagascar)